

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

MANDEMENT DE MGR. L'ÉVÊQUE DE MARSEILLE,  
SUR LES SPECTACLES,  
(Suite.)

Vous le savez, N. T. C. F., il est un vice qui, selon Saint Paul, ne devrait pas même être nommé parmi les enfans de Dieu, or, ce vice dont le nom même est honteux, qui dès les premiers jours du monde s'est attaché à l'humanité pour la dégrader et l'arracher à sa céleste destinée, qui a poussé d'innombrables générations dans l'enfer, forcé pour ainsi dire de dilater ses entrailles, à qui tous les autres vices font souvent cortège, dont l'histoire serait presque celle de toutes les ignominies, de tous les désordres, de tous les crimes et de tous les malheurs qui ont affligé la terre couverte par ses effets de sang et de larmes, ce vice, l'opprobre de la créature faite à l'image de Dieu, le signe le plus évident de l'anathème qui pèse sur elle; cet *envoyé de Satan*, comme l'appelle l'apôtre, ce serpent cruel qui tient l'homme enlacé dans ses replis et comme dans une chaîne épouvantable dont le dernier anneau touche au fond de l'abîme, ce monstre hideux qui souille et tue, qui dévore l'esprit et le corps, ce démon, ce vice de l'impureté, puisqu'il faut prononcer ce mot, n'est-ce pas au spectacle qu'il se montre dans toute sa puissance? N'est-ce pas là qu'il apparaît au milieu de toutes ses pompes les plus décevantes, faisant l'œuvre de perdition pour laquelle l'enfer l'a vomie? Là, on dissimule sa laideur inexprimable, on le pare, on l'embellit de toutes les manières, on le revêt de tous les charmes qui peuvent éblouir les yeux et séduire les cœurs. On lui sacrifie, on lui prodigue à grands frais tous les trésors de l'esprit et de l'imagination, toutes les richesses de la nature, tout le luxe, toutes les ressources de la fortune; on met à son service tous les arts et tous les talents; on lui prête des armes et on lui dit: Frappez-nous, blessez-nous, nous aimons à être blessés par vous; on l'entourne de tous les moyens de séduction et on lui dit: Séduisez-nous, trompez-nous, nous aimons à tomber dans vos pièges, nous sommes ici placés sous votre fascination irrésistible, nous livrons nos âmes à votre puissance, nous applaudissons avec transport à ses effets. Voyez quels hommages il reçoit en ce lieu, et que des chrétiens en rougissent de honte: il y est comme sur un trône du haut duquel il règne en maître sur ses esclaves enchaînés à ses pieds; il y est comme dans un temple qui retentit de ses louanges et où tout contribue à exalter son fatal empire et à glorifier ses déplorables triomphes, il y est comme sur un autel où il devient l'objet d'un culte abominable et où on lui immole des victimes volontaires.

Si ce n'est point là le théâtre qu'on nous dise ce que c'est. Quels sont les sujets représentés sur la scène? N'est-ce pas presque partout et toujours l'amour profane qui est mis en action? N'est-ce point là la source de cet intérêt qui captive et fait plapiter si vivement les spectateurs? N'est-ce point là ce qui saisit l'auditoire frémissant à la voix qui fait entendre les accents de la passion? Quels sont parmi les ouvrages dramatiques les plus célèbres les pièces où ce genre d'intérêt n'est point recherché? On en cite deux dans notre langue et on dit qu'il n'y en a point d'autres. Mais de ces deux pièces, l'une, ajoute-t-on, n'a pas réussi malgré le charme continu d'un style riche des plus grandes beautés; l'autre n'a eu qu'un succès d'abord contesté par un public qui dans ce drame ne trouvait point d'écho à ses passions insensées, et ce succès que les habiles donnent comme un prodige de l'art, l'auteur alors converti à la vertu n'a pu l'obtenir, disent-ils, qu'en développant les plus admirables ressources de son génie et qu'en empruntant à nos livres saints la magnificence de la poésie la plus belle à laquelle l'esprit humain se soit élevé. Avoir intéressé sans mettre en scène l'amour profane, c'est à leurs yeux une sorte de tour de force qui met le comble à la gloire d'un auteur déjà couvert de tant de gloire, c'est le plus heureux effort du talent ainsi que le plus haut degré du mérite vainqueur des difficultés, c'est pourquoi le chef-d'œuvre qui en est résulté leur paraît être dans son genre le plus étonnant que jamais poète ait fait éclore. Tant il est vrai que la passion dont il s'agit est le sujet à peu près inévitable des représentations théâtrales et l'aliment accoutumé du plaisir qu'on y trouve.

Toutefois, si le chef-d'œuvre que nous venons de citer est unique, si rarement aussi, malgré sa supériorité incontestablement admise, il est offert sur la scène, ne serait-ce point parce qu'il est loin de produire les émotions que l'on va d'ordinaire chercher au théâtre? On a beau dire, on ne s'y rend point uniquement pour admirer avec calme des beautés littéraires, pour reconnaître et sentir l'effet de pensées élevées et de sentiments généreux ren-  
dans un langage qui donne l'idée des plus nobles inspirations; on ne veut

pas y goûter simplement des jouissances intellectuelles et se borner à l'agrement que fait éprouver un ouvrage d'esprit. L'expérience de tous les jours dément cette excuse alléguée par quelques-uns et qui ne saurait justifier personne. La plupart des spectateurs sont étrangers aux préoccupations qu'elle suppose; ce qu'ils veulent? ce qu'ils poursuivent de tous leurs vœux? c'est ce qui parlera le plus vivement à leurs sens, ce qui frappera avec le plus de puissance leurs yeux et leurs oreilles, ce qui captivera davantage, ce qui bouleversera le plus leur entendement et leur volonté, ce qui s'emparera invinciblement de leur être tout entier pour le transporter hors de lui-même, pour le jeter dans une situation d'enivrement et de délire. Ce qu'ils veulent? c'est quelque chose qui ait de l'analogie avec leurs dispositions intimes, qui soit à l'unisson de la corde la plus sensible de leur cœur, tel que l'a fait le péché, c'est la représentation au naturel, l'image vivante d'inclinations semblables à celles qu'ils entretiennent avec complaisance au fond d'eux-mêmes, c'est la peinture animée d'une vie dans laquelle ils retrouvent leurs propres erreurs; c'est, sous une forme pleine d'illusions saisissantes, la reproduction réelle de la corruption dans laquelle ils plongent leur âme. Voilà l'appât qui les attire au spectacle, le nœud véritable qui les y attache, et voilà aussi ce qu'on leur y présente tous les jours.

Mais où sont les oreilles chastes qui peuvent se plaire à ce qu'on y entend? Comment aimer des plaisanteries indécentes, des mots prétendus piquants qui raillent la vertu, qui préconisent le vice, qui outragent ouvertement la pudeur ou qui ne couvrent que d'un voile transparent la signification la plus révoltante? Comment prendre goût à des conversations indignes, quelquefois semées de traits licencieux et qui se prolongent plus ou moins dans des scènes scandaleuses, véritables leçons d'imoralité? Si dans d'autres circonstances le discours est plus châtié, s'il semble conserver la délicatesse de l'expression et respecter l'honnêteté des mœurs, comment se contenter de ces apparences, lorsqu'elles ne sont que le passeport d'une pensée mauvaise qui s'en va souiller la mémoire et remplir l'imagination des auditeurs? Comment encore écouter avec plaisir le langage passionné d'un cœur qui ne connaît plus de frein et qui s'abandonne sans retenue et quelquefois avec une sorte de fureur aux feux impurs qui le consomment? Comment entendre raconter les honteux égarements auxquels il est en proie et dont on fait avec les plus vives couleurs la peinture dangereuse? Cette exaltation de sentiments coupables, ces protestations d'un attachement que Dieu condamne, ces serments d'une fidélité constante dans le péché, ces mille manières séduisantes d'étaler avec imprudence des faiblesses criminelles, de les faire naître, de les flatter, de les nourrir dans des âmes trop disposées à recevoir de telles impressions, sont-ce là des choses qui méritent nous ne dirons pas les applaudissemens et la sympathie, mais seulement l'attention d'un chrétien?

Et ce chrétien peut-il encore aller prêter son attention et, paraître donner par sa présence son approbation à toutes les maximes dont retentissent sans cesse les théâtres? Ces maximes détestables, quand elles n'attaquent pas directement la religion ou du moins pour objet de faire prévaloir les idées du monde le plus corrompu contre la sainte morale de l'Évangile. A les en croire, le vice serait aimable et la vertu odieuse, l'un serait souvent raison, sagesse et franchise, et l'autre travers, sottise et fourberie. Voyez, N. T. C. F., ce qu'il en est: dans les situations les plus criminelles, combien sur le théâtre d'excuses qu'on essaie de fonder sur des principes allégués pour autoriser le mal, et quelquefois que d'éloges accordés avec un touchant intérêt aux beaux sentiments, comme on les appelle, dont on pare les plus grands désordres! On en vient à transformer ces désordres en nécessité imposée par le Ciel, on en fait jusques des devoirs de position et presque des vertus. Mais dans l'accomplissement austère des vrais devoirs, dans la fidélité aux lois de la religion, comme on est habile à mettre des défauts en relief! Que de torts, que de ridicules on invente! Comme on sait faire dépendre une bonne action de sentiments peu honorables, de motifs intéressés, de calculs d'ambition, de circonstances qui lui enlèvent tout droit au respect! Comme on s'applique à donner satisfaction au monde qui ne comprendrait rien à une conduite entièrement irréprochable, qui la trouverait insipide! On va plus loin, tandis qu'on environne le vice de faux brillants qui font illusion, qu'on l'appuie de faux prétextes et de faux principes, on ne se contente pas de faire rire aux dépens de la vertu, de lui donner même un caractère repoussant, mais on la nie; on ne dit point qu'elle est un vain mot, mais on la présente comme une odieuse chimère, on imagine de revêtir de ses dehors les plus

exagérés le crime lui-même ; puis quand celui-ci est dépouillé du masque qu'on lui avait mis, c'est elle encore qu'on traduit sous l'opprobre de la plus dégoûtante hypocrisie devant des spectateurs heureux de ce dénouement et quelquefois parfaitement dignes de battre des mains au déshonneur de la vertu comme à leur triomphe. O vous, chrétien ferme et sincère, dont la conscience ne transige pas avec l'esprit du monde, pourriez-vous être juste malgré lui ? Votre exemple le fatigue, et comme il aime les théâtres, les théâtres l'ont vengé en composant pour son usage une morale d'après laquelle c'est de votre part une prétention intolérable de vouloir être homme de bien selon Dieu ; écoutez-les, ils vous disent sur tous les tons : qu'il n'y a le plus souvent que du mal dans le bien, et que du bien dans le mal, ou ce qui est pis encore et mérite l'anathème du prophète, *que le bien est mal et que le mal est bien* !

Il est vrai que dans certaines occasions ils ont de pompeuses tirades et de magnifiques exclamations sur la vertu ; mais que prouve cela, sinon qu'on profane le nom de la vertu, soit en faisant des applications indignes, soit en le mêlant à l'éloge du vice, soit en démentant en mille manières et par les faits et par les paroles le respect apparent qu'on lui porte ? Jamais, quoiqu'on en ait dit, l'amour d'aucune véritable vertu n'a été inspiré au théâtre, jamais on n'en est sorti meilleur, loin de là ; un écrivain qui, certes, n'est pas suspect d'être trop favorable aux sentiments de l'Eglise, atteste que "le théâtre est une école où l'on a toujours toutes sortes de peines à se défendre de la "séduction du vice." Des spectacles et des mœurs ! s'écrie ailleurs ce même écrivain, qui fut un des deux premiers coryphées du philosophisme du siècle dernier : "Des spectacles et des mœurs ! voilà ce qui formerait un vrai spectacle, d'autant plus que ce serait la première fois."

Cependant N. T. C. F., ne croyez pas que pour vous éloigner des spectacles nous nous laissions aller à vous faire un tableau trop chargé de ce qu'on y rencontre de répréhensible. Considérez plutôt quels sont sur la scène les organes dont se sert le poète pour faire entendre les pernicieuses paroles qu'il prête à ses personnages ? Il est écrit dans le quatrième livre des Rois que : *les enfans d'Israël après avoir abandonné les préceptes du Seigneur leur Dieu, se firent des idoles, adorèrent toute la milice des Cieux et reconstruisirent Baal. Alors ils consacrèrent leurs fils et leurs filles avec du feu pour les faire servir aux divinations et aux augures, et se livrèrent eux-mêmes au mal devant le Seigneur, qui en fut irrité.* Eh bien ! au théâtre, dans ce nouveau temple que le monde entretient en l'honneur de Baal, dans ce temple où l'on rend aux passions humaines un culte si cher au démon, il y a une classe infortunée de fils et de filles d'Israël qu'on a consacrés à ce culte abominable. Le baptême les avait donnés au Seigneur, mais au mépris du caractère divin qu'ils avaient reçu et de la profession sainte qu'ils avaient embrassée en devenant enfans de Dieu et de l'Eglise, ils se sont mis au service d'un autre maître, ennemi de Jésus-Christ, qui les avait rachetés au prix de son sang ; ils ont rompu le pacte sacré, ils se sont dégagés de leurs liens avec le Ciel, et, loin de Dieu et séparés de sa grâce, ils ont été comme touchés d'un feu de l'enfer pour rendre les oracles des passions, être, en quelque sorte, les interprètes inspirés de leurs secrets les plus dangereux, leur faire des conquêtes, leur attirer des victimes et célébrer dans leur temple, avec toutes les pompes de Satan, des fêtes en leur honneur.

Mais pourquoi vont-ils entendre ces oracles qui, là surtout, ont acquis une puissance de séduction des plus redoutables ? Oui, au théâtre, N. T. C. F., les paroles dont nous venons de signaler les dangers à votre conscience ne tombent point froides et mortes, mais elles retentissent animées de toute la vie de ceux qui les prononcent et respirant en eux toute la passion qu'elles expriment. Au théâtre, les spectateurs, grâce aux bouches qu'ils vont entendre, sont sous l'influence directe, immédiate, irrésistible de la passion elle-même, puisque c'est elle qui parle, qui agit, qui se reproduit au naturel dans le sens le plus expressif d'une pensée corruptrice, puisque ses accents sortent d'une âme qui la sent profondément et d'un corps qui la représente avec vérité, puisque ce qu'on voit, ce qu'on entend, c'est elle dont la voix s'insinue comme un poison dans les cœurs et que c'est elle encore qui s'offre aux yeux fascinés sous les traits vivants et sous les formes sensibles qui leur sont propres.

Qui niera que la passion ait pris sur la scène une figure qui la personnifie ? Elle y apparaît comme une image séduisante, disons-mieux, comme une réalité dangereuse qui semble demander un détestable triomphe ; semblable à ces filles pompeusement parées dont parle l'Écriture, *elle est habillée avec artificiel et porte autour d'elle autant d'ornemens qu'on en met à décorer un temple* ; ou bien la légèreté ou la négligence étudiée de la mise et du costume ne sont qu'un moyen d'augmenter l'immodestie répandue sur toute la personne qui s'étale en spectacle. Toujours est-il que l'effronterie l'emporte sur la timidité du sexe et qu'on voit souvent une créature dégradée fouler aux pieds les saintes lois de la pudeur, affectant des nudités, des attitudes, des gestes, un air, une expression qui offensent au plus haut degré un regard tant soit peu chaste.

Et puis, comme si cela ne suffisait point, comme si les ressources si multipliées de la poésie dans toutes ses formes les plus brillantes et les plus propres à réhausser la parole humaine, étaient impuissantes à lui donner assez d'âme et assez d'éclat pour impressionner, autant qu'on le voudrait, l'esprit et le cœur des spectateurs, voilà que la voix de la passion ne parle plus, elle chante. Elle chante tout ce qu'elle disait ; plus encore, elle descend par ses modulations si variées jusqu'au dernier terme du mal. Le plus inexprimable excès de l'égarément a trouvé son expression la plus forte, ce qui ne

pouvait se rendre dans aucune langue est entièrement rendu, est très intelligiblement traduit à toutes les oreilles avec le plus grand et le plus déplorable effet ! Nous n'oserions nous-mêmes dire ici, quand nous le pourrions, quel est cet effet sur lequel il faut pleurer ; nous n'oserions retracer le trouble, l'exaltation, le désordre qui s'emparent des âmes enlevées à elles-mêmes, arrachées à la raison tout comme à la vertu, blessées à mort. Non, ce n'est pas à nous à vous répéter ce que nous ont appris ceux qui, revenus des funestes impressions qu'ils avaient reçues, nous en ont fait, avec repentir, l'humiliant aveu. Ce n'est pas à nous à vous raconter ces tristes victoires du démon.

Hélas ! comment ces victoires n'auraient-elles pas été remportées sur les âmes, quand à la séduction de ces sirènes, que le prophète Isaïe nous dit *habiter dans les temples de la Volupté*, les instruments de musique sont venus ajouter leurs accords si puissants ? Qui donc dans cette foule, prête à se rendre sans combat, résisterait longtemps à l'action soutenue de cette harmonie enivrante qui amollit et entraîne quiconque laisse surprendre son cœur dans les mouvements divers que lui communique l'oreille ? Qui résisterait lorsque, par une corruption toujours croissante, on est devenu si habile à rendre complice des penchans les plus dangereux cet art de la musique, que Dieu nous a donné pour suppléer à l'impuissance de le glorifier suffisamment par la simple parole ; lorsque l'on fait servir à exciter les passions les plus tyranniques cet art merveilleux qui exerce un tel empire sur les âmes, que sa destination primitive a été de les élever au-dessus des choses visibles et de les associer, pour ainsi dire, au langage du ciel où il semble les transporter ? Qui résisterait, lorsque l'on a réuni dans un même lieu tout ce qui peut faire illusion aux sens ; lorsque, jusqu'aux décorations qui présentent successivement, dit-on, les scènes les plus éblouissantes, et jusqu'à l'éclat des lumières qui donnent aux objets un aspect singulier, tout, dans cette espèce de magie d'iniquité, paraît conspirer directement à briser la force de la volonté et à vaincre la conscience ?

Cependant, que dirons-nous, si au sein de cette magie inventée pour séduire les cœurs, l'on voit les mêmes personnes qui ont déjà paru sur la scène ou d'autres de la même classe venir accompagnées d'une symphonie toujours plus entraînante, exécuter des danses dont il nous est impossible de rendre l'effet abominable ! Chrétiens, sur quel tableau fixez-vous vos regards ? De quelles images les souillez-vous ? Quoi ! ce langage muet qui exprime ce qu'on ne saurait dire, ces jeux des passions qui ont rejeté leurs voiles, ces mouvements lents ou rapides par lesquels elles figurent leur délire, est-ce là ce que vous devez considérer, vous qui avez été rachetés par le crucifiement de la chair de la personne de votre divin Sauveur, mort pour notre salut ? Ah ! plutôt, détournes-vous, fuyez ces spectacles indignes, non-seulement d'un chrétien, mais d'un homme raisonnable.

Ces danses dont nous sommes forcés de vous parler pour vous faire sentir la grandeur du mal contre lequel nous réclamons, ne diffèrent pas extrêmement de ce qu'étaient les jeux des mimes chez les anciens. Or, N. T. C. F., ces jeux, vos pères encore païens, se les interdisèrent absolument : "La ville de Marseille, dit un auteur, gardienne sévère des mœurs, n'admettait point les mimes, de peur qu'on n'en vint bientôt à l'imitation de ce qu'on se serait accoutumé à regarder." Il y a plus, jamais les femmes dans l'antiquité grecque ou romaine, ne montaient sur la scène dans quelque genre de spectacle que ce fût. La pudeur publique se serait offensée de leur présence. La délicatesse nous défend d'exprimer l'idée flétrissante qui se serait attachée à leurs personnes. Cependant, aujourd'hui sous la lumière du christianisme, elles sont accueillies sur le théâtre comme des idoles qu'on adore, mais idoles de chair et de sang, elles ont le funeste pouvoir d'égarer et d'avilir ceux qui vont à elles ; aussi voyez où on en vient : on ne trouve pas que ce soit assez de prodigier l'or à pleines mains à des comédiennes et à des danseuses, on leur rend encore de honteux hommages au bruit redoublé des applaudissemens d'une multitude agitée, du milieu de laquelle on leur jette des fleurs et des couronnes ; il y a même des pays où l'on se respecte assez peu pour tolérer et presque approuver que des insensés s'oublient jusqu'à leur faire des ovations publiques, accordant à celles que le monde lui-même repousse, des honneurs qu'on refuserait aux plus éminents services et aux plus hautes vertus. Ainsi, on imite et même on surpasse en ce genre les excès que l'histoire attribue aux sociétés déjà perdues.

(A continuer.)

#### BULLETIN.

*Nouvelles diverses.*—Du mandement de Mgr. de Marseille.—Bibliographie.—L'Ami de la Jeunesse.—Livres lithurgiques.—Congrégation de St. Lazare.—Comment on apprécie en Europe les événemens du Canada.—Bateaux-volans.

Le service anniversaire de feu M. Tessier, annoncé par erreur pour aujourd'hui 12 septembre, n'aura lieu que le 12 octobre prochain, à la paroisse de St. Mathias. Nous profitons de l'occasion pour prier les personnes qui auraient des livres appartenant à la succession de M. Tessier, de vouloir bien les remettre à sa bibliothèque avant ce jour là.

Mgr. Provencher est parti hier soir pour Québec accompagné de M. B'anchet, prêtre de l'Evêché. En s'arrêtant à Sorel M. Blanchet doit

présenter de la part de Mgr. de Montréal, des lettres de Vicairo-Général à M. Kelly, curé de cette paroisse.

M. Mailloux, V. G., curé de Ste. Anne de la Pocatière, et M. Beaubien, curé de St. Thomas sont arrivés samedi à Montréal. M. Mailloux, M. Beaubien et M. Pilote sont partis hier pour Kingston.

Nous donnons aujourd'hui pour article de fonds un second extrait du Mandement de Mgr. de Marseille sur les spectacles. Nous prions nos lecteurs de donner la plus grande attention à cette œuvre de l'éloquent évêque. Il y a là non seulement l'enseignement religieux d'un prédicateur chrétien, mais encore des vues profondes en philosophie, en morale, en littérature. C'est une appréciation, parfaite de sens et de raison, des théâtres tels qu'on nous les a faits; c'est un plaidoyer admirable en faveur de la société et de la saine morale contre l'art corrompu et les passions mauvaises, plaidoyer qui ne peut laisser de lieu à la réplique. Mgr. de Mazenod s'élève dans son mandement à une hauteur d'idées qui doit commander l'attention et le respect à tous les bons esprits; il combat ses adversaires avec des armes si courtoises qu'il doit tout d'abord gagner leur estime; il a une science si approfondie des sujets qu'il traite, il connaît si parfaitement le monde et surtout le monde des théâtres que ses partisans ne peuvent lui objecter ni trahison, ni calomnie, ni surprise et qu'il ne leur reste de ressources qu'à se soumettre à sa parole si puissante, si pleine de sagesse et de raison. Après avoir lu ces belles pages inspirées par le zèle d'un pieux évêque, on se sent rougir pour ceux qui ne rougissent pas de se dire les partisans du théâtre, de se constituer les champions des comédiens. Nous nous estimons heureux de pouvoir aujourd'hui nous appuyer d'un défenseur aussi honorable et aussi puissant. Ses enseignemens devront persuader les esprits les plus prévenus; car contester après cela, ce serait faire preuve ou de morale bien relâchée ou d'intelligence bien bornée.

Nous croyons devoir recommander à nos lecteurs le RÉGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE TEMPÉRANCE qui va s'imprimer à Québec. On peut voir par l'annonce ce que contiendra ce petit ouvrage. Dans un moment où les sociétés de Tempérance se multiplient et se propagent au point qu'il ne restera bientôt plus de lieu où elles ne soient établies, il est important que la plus grande uniformité règne entre elles, et qu'ayant des règles et des pratiques communes elles ne forment qu'un même tout, malgré leurs divisions d'établissements sur tous les points du pays. Le livre dont nous parlons contribuera efficacement à ce résultat désirable. On y trouvera des réglemens tout faits, des pratiques et des prières communes, des exemples qui encourageront et édifieront les associés et qui, faisant connaître aux autres les grands avantages de l'association, leur en inspireront l'estime et le respect, et probablement les décideront à se ranger sous le glorieux étendard de la tempérance. D'ailleurs l'utilité d'avoir en sa possession un règlement précis et positif, sans avoir besoin de recourir à ses souvenirs pour les détails de son engagement et de ses obligations, est suffisante pour porter les associés de la tempérance à se procurer ce petit règlement. En favorisant la demande renfermée dans l'annonce, messieurs les curés rendront un véritable service à leurs paroissiens et à la société de tempérance. C'est dans ce sens que nous prenons la liberté de leur recommander le Règlement de la Société de Tempérance.

L'Ami de la Jeunesse, contient dans son dernier No. une correspondance d'une Marie Louise qui, au lieu de tricoter ses bas et d'apprendre l'orthographe, vient là tout sérieusement sermonner son évêque et lui donner de saints conseils. Et l'Ami au lieu de faire la leçon à la commère, s'estime naïvement trop heureux de l'honneur grand que lui font les demoiselles, et il nous parle du cœur pur de Marie Louise. Il ne manquait vraiment plus que cette gloire là à l'Ami de la Jeunesse! Maintenant qu'il s'est constitué le redresseur des torts de nos évêques, il devrait bien, à tems perdu, redresser un peu ses idées et son style qui sont estropiés au de là de la permission. Aujourd'hui que son co-imprimeur, comme il l'appelle, lui est revenu, il se sent fort, et il se plaint d'un Éditeur qui a donné une colonne et demie d'échantillons du talent de l'Ami. Nous ne nous sentons pas le courage de régaler nos lecteurs d'une pareille citation; mais nous dirons aux Imprimeurs, puisqu'imprimeurs va, qu'ils se plaignent là d'une faveur que d'autres envieraient: n'est pas cité qui veut. Mais ils se plaignent de ce qu'on trouve mauvais qu'ils ne sachent pas le français; et ils s'excusent en disant qu'ils n'ont pas

de prétention et qu'ils n'écrivent que pour la jeunesse. Eh! l'Ami, c'est pour cela qu'on voudrait que vous ne parlassiez pas Mohican. Si des lecteurs ont besoin qu'on leur donne des idées saines dans un langage correct, ce sont les jeunes gens surtout. Ainsi, libre à vous d'aimer les productions des demoiselles; mais de grâce, tâchez qu'elles parlent français dans leurs correspondances, et ne permettez plus, vous l'Ami de la Jeunesse, qu'elles insultent à nos évêques dans un jargon incomparable; c'est trop d'inconvénances à la fois.

L'archevêque de Rheims, frappé comme tant d'autres de la diversité des livres liturgiques usités en France, a exposé au Souverain-Pontife son désir que Sa Sainteté rétablît l'uniformité dans le royaume très-chrétien en imposant à tous les diocèses la liturgie romaine. Il reçut un bref en réponse à sa consultation et à sa demande, dans lequel le saint père, tout en louant le zèle et l'intention de l'archevêque, tout en témoignant de son désir qu'une sage uniformité régnât dans toute l'église, déclare cependant qu'une pareille entreprise serait difficile, sinon impossible, et que la tenter serait susciter des difficultés et des mécontentemens que ne pourraient compenser les résultats désirés. Du reste, il offre à tous les évêques la faculté d'établir cette discipline uniforme dans leurs diocèses respectifs, avec tous les privilèges ou restrictions qui seront demandés, ainsi que l'ont obtenu déjà quelques évêques.

Cette démarche de l'archevêque de Rheims sera probablement suivie par la plupart des autres prélats du royaume, et il est à espérer que cette bigarrure dans la liturgie disparaîtra prochainement. Mais à ce sujet les journaux, on sait lesquels, ont crié simultanément: Aux armes! on veut escamoter les libertés de l'église gallicane, la belle église gallicane, l'église de Bossuet et de Louis XIV. Où allons-nous, bon Dieu, avec des attentats pareils? Décidément il n'y a plus d'église ni de religion! Ces pauvres gens ont commis là deux petites erreurs bien pardonnables à des journalistes: c'est qu'il n'y a plus d'église gallicane et que l'église de Bossuet, comme ils disent, n'est pas plus la défunte église gallicane que l'église romaine n'est le protestantisme. Bossuet n'a jamais été d'une autre église que celle de Rome, et il aurait grande honte et grande indignation des éloges des théologiens du National. D'ailleurs il n'y a pas de livres liturgiques gallicans proprement dits: il y a des bréviaires et des rituels diocésains; mais il n'y en a pas de gallicans. Mais pourquoi exiger que des hommes qui ne savent pas les premiers élémens du catéchisme, sachent et comprennent ces choses-là? Toutefois, il est très édifiant de voir leur zèle pour la religion: ne dirait-on pas à leur allure, qu'ils reviennent de confesse, et qu'ils ont fait le vœu de se croiser contre les infidèles. C'est dommage que ces bons chrétiens là soient de si mauvais catholiques.

Le rév. P. Etienne, si avantageusement connu comme procureur-général, de St. Lazare, vient d'être élu supérieur-général de cette congrégation en remplacement de l'ancien supérieur démissionnaire. Cette élection se fit à une assemblée générale à la quelle assistèrent des religieux de l'ordre, de presque tous les lieux du monde. Car on sait quelle prodigieuse étendue à cette congrégation, qui envoie dans toutes les parties du monde et jusqu'aux terres les plus ignorées et les plus inacessibles ses zélés missionnaires et ses sœurs de la charité, répandant partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Elle compte dans ses annales des faits religieux bien honorables; l'histoire de ses travaux et de ses conquêtes a des pages bien glorieuses; elle a donné à l'église de Dieu déjà bien des saints et bien des martyrs. Aussi est-elle grande devant Dieu et devant les hommes: les plus indifférens comme les plus hostiles à la religion lui rendent hommage; car à la vue de cette charité sans bornes, de ce dévouement si généreux, de ce désintéressement inimitable, les préjugés les plus obstinés tombent et disparaissent; il n'y a plus de prétexte possible à la haine et à la calomnie; il ne reste aux malveillans que l'étonnement, l'admiration, le respect: c'est presque de l'amour. Que les sectes protestantes, si orgueilleuses de leurs millions dépensés à l'achat de bibles stériles et à leur diffusion dans les contrées les plus éloignées par des missionnaires à gages, nous montrent des dévouemens et des désintéressemens semblables; qu'elles nous montrent des missionnaires qui sans autres armes que la croix, sans autres récompenses que la pauvreté, la misère et le martyre, vont conquérir en réalité des âmes, vont convertir véritablement des payens à la foi de l'évangile! Qu'elles nous montrent des sœurs de la charité donnant tous les trésors d'un amour et d'un cœur sans partage à tous les besoins qu'elles trouvent sur leur chemin et qu'elles vont chercher dans l'entraîne-

ment de leur zèle et de leur charité ! Mais non, elles nous montreront bien des marchands et des spéculateurs, sous le masque hypocrite de missionnaires. Elles nous montreront des hommes qui savent se faire suivre jusqu'au fond de l'Inde et de l'Amérique de tous les agrémens et de tout le confort de l'opulence et de la richesse ; dont les travaux et les dangers se bornent à distribuer des bibles à de pauvres et ignorans idolâtres qui demeurent naturellement après cela ce qu'ils étaient avant ; à enregistrer le nombre de ces prétendus convertis pour recevoir un salaire tarifé à tant par tête ; dont toute l'ambition est d'amasser de l'argent et de se retirer le plus tôt possible de ce facile commerce, afin de jouir de la vie oisive et tranquille au sein d'une femme et d'une famille qui seules ont eu toutes les affections de leur vie. Voilà ce que les sectes protestantes nous montreront chaque jour et dans tous les pays ; voilà du moins ce qu'elles ne sauraient ni cacher ni dissimuler ; et voilà aussi ce qui attire à nos missionnaires tant de sympathies à l'exclusion de leurs adversaires protestans.

Il est étonnant combien facilement on dénature en Europe les faits de ce pays. On se souvient des troubles de Beauharnais et de Kingston et des causes diverses qui les ont produits. Eh bien, les journaux anglais n'y ont vu qu'une cause et qu'un motif : c'était tout bonnement le rappel qui faisait des siennes ; c'était au cri de *rappel, rappel*, que les Irlandais s'organisaient en processions et marchaient à l'ennemi. Comment sans cela pouvoir condamner ces gens mourant de faim et de misère ? comment concevoir que des Irlandais puissent se plaindre de quelque chose au monde sinon de l'Union ? Cette interprétation des mécontentemens des Irlandais en ce pays prouve du moins une chose : c'est qu'il faut que l'Union soit jugée bien onéreuse et bien odieuse pour l'Irlande, même aux yeux de l'Angleterre, pour que celle-ci pense que les Irlandais doivent en être les ennemis en quelque lieu de l'univers que les ait jetés le sort ; pour ne pas pouvoir imaginer ni comprendre d'autre cause à leurs mécontentemens et à leurs révoltes, lors même que les chaînes de cette union détestée ne pèsent plus sur eux, libres qu'ils sont sur une autre terre. C'est là un aveu significatif de la part de l'Angleterre, et qui est fondé en raison. Car on a vu à l'étranger le même enthousiasme pour le *rappel*, de la part des enfans de l'Irlande, que dans la mère-patrie. Ils ont emporté de leur pays deux sentimens qui ne meurent jamais au cœur d'un citoyen : l'amour de la patrie et la haine de ceux qui l'oppriment. Ces deux sentimens sont aussi vivans dans l'âme des Irlandais à trois mille lieues du sol natal que dans celle d'O'Connell. Ces sentimens qui seraient ceux de tous les hommes et de tous les peuples, prennent ici un accroissement du caractère national de ce peuple, qui joint à une incomparable énergie l'amour le plus passionné de la patrie et de la religion qui le sépare de l'Angleterre, malgré les liens politiques qui les unissent.

On n'a pas oublié que peu de tems après la fameuse annonce des *bateaux-en-l'air*, avec brevet d'invention (et certes l'inventeur méritait mieux qu'un brevet), un mécanicien, prenant comme quelques journaux la chose au grand sérieux, construisit un bateau-volant, qu'il plaça dans les conditions les plus avantageuses pour le succès de son expérience, et que ce bateau au lieu de voler tomba littéralement à l'eau. C'est une fin bien prosaïque pour une si poétique invention. Un nouvel essai vient d'être tenté à Londres par l'inventeur qui ne veut pas en avoir le démenti. Il construisit donc un modèle de machine qui d'après ses promesses doit parcourir de cinquante à cent milles à l'heure ; il plaça le bateau sur un plan incliné le plus favorable possible ; il le suspendit, par mesure de précaution, à des fils d'archal fixés à la voûte d'une galerie couverte ; en un mot il prit toutes les précautions et choisit à son aise toutes les conditions les plus favorables de réussite, conditions, soit dit en passant, que personne ne peut lui promettre à cinq ou six cents toises au-dessus de nos têtes. Malgré cela les deux premières expériences échouèrent complètement : le bateau glissa et ne vola pas. La troisième eut plus de succès ; mais la vitesse promise fit défaut complet. De sorte que les connaisseurs les plus favorables à l'invention affirment que l'on ne pourra jamais obtenir par ces bateaux, si l'on parvient à les mettre en opération, une vitesse plus grande que celle de 15 milles à l'heure. Il faut convenir que c'est décevant, et que ceux qui se promettaient d'aller d'ici déjeuner à Londres, dîner à Rome et souper à Calcutta, pour revenir la nuit à Montréal, doivent se trouver horriblement désappointés. Ceci du reste est fort heureux pour l'honneur des bateaux-à-vapeur et des chemins de fer à notre usage ;

car on commençait déjà à rire de leur inconcevable lenteur à ne faire que huit à dix lieues à l'heure ; et on ne concevait déjà plus comment dans un siècle progressif comme le nôtre on avait pu se résoudre à se morfondre dans des bateaux qui ne vous transportaient d'ici à Québec (60 lieues) que dans l'espace de neuf heures ! neuf siècles devrait-on dire.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

—Dimanche prochain, à une heure et demie de l'après-midi, Mgr. de Sordane inaugurera le chemin de la croix dans la paroisse de Charlesbourg. La cérémonie sera tout à la fois instructive, et solennelle ; suivant l'usage, l'inaugurateur prêchera à chacune des quatorze stations et rappellera les souffrances inévitables du Fils de Dieu pour les iniquités humaines. Nous invitons tous les fidèles à aller prendre part à une des plus belles et des plus touchantes cérémonies de la religion catholique. Rien n'est plus propre à pénétrer le cœur de l'homme de sentimens nobles et vertueux que des réflexions sur la passion. Il n'est jamais plus loin de la matière et plus près de Dieu que quand il médite sur des souffrances, et sur des souffrances divines. Sa propre misère en est une preuve. Est-il malheureux, qu'il se courbe suppliant et pénétré sous la majesté de Dieu ; court-il rapide sur le char du bonheur, qu'il se matérialise, et qu'il perd bientôt tout ce qu'il a de hautes et de nobles pensées. Il est donc bon qu'il aille se réchauffer quelque fois au foyer de la charité de la croix, qu'il aille retremper son cœur dans les souffrances du calvaire.

Journal de Québec du 7.

ANGLETERRE.

—La *Gazette d'Augsbourg* publie une correspondance d'Angleterre qui donne de curieux détails sur le puréisme ; nous les reproduisons exactement :

« La fermentation religieuse, dit cette feuille, s'étend et se propage de plus en plus en Angleterre, et une nouvelle et redoutable impulsion vient de lui être donnée par l'apparition si longtemps attendue du célèbre sermon prononcé à Oxford, par le docteur Pusey. Ce discours, en effet, appelle l'attention publique sur la théorie catholique de la *transubstantiation eucharistique*, et il insiste sur la *célébration quotidienne du Sacrement*. Quoiqu'il puisse être difficile de reconnaître et de préciser une proposition que les autorités universitaires auraient pu justement condamner, il ne ressort pas moins de l'ensemble du sermon censuré que Pusey s'y montre novateur d'autant plus dangereux, que ses discours servent de thèmes de controverse à une jeunesse encore inexpérimentée. Un de nos journaux dominicaux (*The Sunday Times*) a fait une spéculation très fructueuse pour lui, en donnant immédiatement, en un supplément fort étendu, le sermon tout entier qui venait d'être publié la veille seulement, en omettant toutefois les nombreuses citations extraites par l'orateur des ouvrages d'anciens théologiens de l'Église anglaise. Au moyen de cette publication, la feuille dont nous parlons a débité plusieurs milliers d'exemplaires de son supplément, tant était vif l'intérêt que vote à ces questions le public anglais. Le calcul de cette feuille devait d'autant mieux répondre à son attente, que l'édition tout entière du discours en question avait été épuisée le jour même où elle avait quitté la presse. Tout le monde, grands et petits, s'entretenant de ce sermon et chacun pense pouvoir au moins en tirer la conclusion que son auteur tend visiblement vers Rome et sa hiérarchie. Si les évêques ne mettent pas la plus grande hâte à adopter à ce sujet des mesures de répression, il se développera infailliblement parmi les laïcs des formules nouvelles et très variées d'opposition religieuse. Malheureusement les évêques n'ont à leur disposition ni moyens individuels ni ressources collectives, et l'autorité séculière redoutée de leur confier des moyens dont l'évêque pourrait user et abuser autant pour irriter que pour calmer les esprits, et pour souiller ou déformer autant que pour émonder leur église. »

—Les défenseurs de l'Irlande ont trouvé des alliés dans un parti politique qui s'est formé dans la Grande-Bretagne, sous la dénomination de la *Jeune Angleterre*. Cette association adhère, en général, aux doctrines puréistes, et professe une grande sympathie pour les catholiques irlandais. Du reste, le célèbre sermon du docteur Pusey, sur la transubstantiation, continue à agiter l'opinion publique et à gagner des partisans. Deux éditions de ce célèbre discours, tirées à 600 exemplaires chacune, ont été très vite épuisées ; 2,000 exemplaires en ont été expédiés en Irlande. Le *Sun* contenait, à ce sujet, il y a peu de jours, l'article suivant : De toutes les parties des trois royaumes, il nous arrive des renseignemens très inquiétans sur la propagation continue du puréisme, parmi le clergé de l'Église légale. L'un de nos correspondans affirme, comme un fait notoire, que sur 12,000 pasteurs préposés à des paroisses, 9,000 au moins sont puréistes déclarés. Si le peuple protestant d'Angleterre ne se remue pas bientôt, nous verrons en peu d'années l'Église anglaise se fondre dans l'Église catholique romaine, que pendant si longtems le clergé protestant qualifia de *babylonienne*. Que deviendra, dans ce cas, l'ancien cri populaire : *No papery*, point de papisme !

ÉTATS-UNIS.

—Nous avons annoncé l'arrivée à Paris de Mgr. Purcell, évêque de Cincinnati. Le prélat a reçu d'un des prêtres de son diocèse, celui qui, le premier, a établi aux États-Unis l'archiconfrérie du saint et immaculé Cœur de Marie, la lettre suivante, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire. De telles lettres sont mieux connues l'état de la religion et les besoins de ces contrées lointaines que ne le feraient de savantes expositions.

“ Monseigneur,

Vous voguiez déjà sur les vastes plaines de l'Océan, que j'ignorais encore votre départ. *Dens sil in itinere vestro, et angelus ejus comiletur vobiscum!* Je ne puis m'empêcher de vous communiquer une pensée que vous trouverez peut-être déplacée et singulière; mais je me console au moins en songeant qu'un témoignage de dévouement et de respect d'un de vos enfans vous sera agréable, dans le vieux monde que vous allez parcourir. La courte expérience que j'ai pu obtenir dans le saint ministère m'a convaincu qu'une chose manque essentiellement dans ce pays: c'est l'éducation des enfans, et une éducation solide; et cette éducation, nos pauvres laboureurs ne la peuvent procurer à leurs enfans. Comme à Louisville les deux tiers de la population sont français, des maîtresses dévouées de cette nation y opéreraient le plus grand bien; puis un Frère de M. de La Salle ou de M. de La Menais pour les enfans mâles serait beaucoup à désirer: mais où les trouver, comment pourvoir à leur entretien? Il m'est venu dans l'esprit à ce sujet que vous pourriez réussir près de Mgr. l'archevêque de Besançon, dont le zèle ne manquerait pas d'être touché en faveur de ses anciennes ouailles: (je crois qu'il est au moins 180 familles de son diocèse dans ces environs.) J'ai aussi pensé que mademoiselle de Goësbriand, résidant à Paris, et qui a eu l'honneur de vous écrire dernièrement, pourrait nous aider dans cette affaire, où le salut de tant d'âmes est intéressé. Mais une pareille pensée est peut-être déplacée et téméraire de ma part: je vous l'abandonne donc pour que vous en fassiez ce qu'il vous plaira.

Rien de nouveau dans cette partie de notre diocèse que le départ du révérend M. Shorb, qui s'est dirigé le lundi de la Trinité vers la Pensylvanie. Un autre bon ouvrier à sa place serait bien indispensable. M. Wurtz est en bonne santé et continue à faire beaucoup de bien à Canton. A Louisville la population catholique s'accroît prodigieusement: en 1840, le nombre des communions pascuales n'était, je crois, que de 300; cette année, y compris les enfans, elles se monteront à environ, 640 personnes. Je viens d'écrire au révérend Père de Theux, pour le prier de venir nous donner un retraité durant leurs vacances; j'ignore encore si cette œuvre sainte pourra s'effectuer. Nous ne pourrions pas encore agrandir notre église cette année, ce qui me fait beaucoup de peine. Elle est en effet d'une bonne moitié trop petite.

“ J'ai l'honneur d'être,

L. DE GOESBRIAND.”

*Ami de la Religion.*

## NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

A propos de la publication de quelques extraits d'un ouvrage d'un M. Grimblot sur le Canada, ouvrage où se sont glissées de nombreuses erreurs, le *Journal de Québec* fait les excellentes réflexions suivantes. Nous citons d'abord quelques lignes du pamphlet pour donner l'intelligence des remarques qu'il a provoquées.

“ Les livres que le Canada demande à la France sont des ouvrages de théologie, des livres de piété, de sciences, d'histoire, etc.; on y a reçu, jusqu'à ces dernières années, des traités sur l'ancien droit civil français, et depuis peu quelques commentaires du code civil et criminel. Sous l'influence du clergé catholique dirigée par une succursale du séminaire de Saint-Sulpice, les ouvrages de pure imagination, de littérature et de philosophie y sont proscrits. Les noms de Voltaire et de Rousseau y sont moins connus par la lecture de leurs ouvrages que par les dénonciations fulminées dans les chaires.

“ Il y a dans le Bas-Canada trois banques autorisées, par charte, à émettre des billets, mais astreintes à avoir une réserve en espèces qui ne peut être moindre du tiers des émissions. Ces banques sont celles de Québec, qui a un capital de 1,575,000 francs, de Montréal, avec un fonds social de 6,650,000 francs, et la *City-Bank-Montreal*, dont le capital est de 2,125,000 francs.

“ Le Haut-Canada compte à peine cinquante années d'existence, et déjà il possède tous les avantages matériels d'une civilisation avancée: il a des chemins de fer destinés à relier entre elles toutes les grandes voies de communication naturelle; un admirable système de canalisation y est en voie d'exécution. Le *Rideau-Canal* a ouvert entre Kingston et l'Ottawa, un des plus affluents les plus considérables du Saint-Laurent, une ligne de communication qui a 212 kilomètres de longueur, et qui n'a pas coûté moins de 25,000,000 de francs. Ce canal a fait de Kingston la ville la plus importante du Haut-Canada, le principal entrepôt de commerce entre le Bas-Canada et les établissemens situés à l'ouest des grands lacs. Kingston a déposé du titre de capitale de la province Toronto, qui compte aujourd'hui plus de 15,000 habitans, et dont l'emplacement était, il y a trente ans, couvert de bois impénétrables.”

Les droits sur les publications sont descendus du chiffre indiqué par M. Grimblot à celui de 12 par cent. Ils devraient être à zéro.

Les ouvrages de pure imagination, de littérature et de philosophie ne sont pas, comme il le dit, prohibés par l'influence du clergé catholique, dirigée par une succursale du séminaire de Saint-Sulpice. Nous avons ici tous les ouvrages d'imagination, de littérature et de philosophie que publie la France, soit dans des livres, soit par le moyen de la presse périodique. En supposant même (ce qui n'est pas) que le séminaire de St. Sulpice pût empêcher

et empêchât réellement ces ouvrages d'entrer dans le pays, il y pénétreraient par mille autres portes; car cette institution n'exercerait tout au plus d'influence que dans Montréal. Or Montréal n'est pas tout le Canada. Aussi est-il vrai qu'ils y soient entrés pêle-mêle et sans choix pour désœuvrer et démoraliser la jeunesse des villes et peut-être plus particulièrement celle d'une ville où cette influence du clergé a dû s'exercer plus directement et plus puissamment; car c'est là que s'est réfugiée avec plus de complaisance la philosophie du 18e siècle, rejetée par la France comme une mode vieillie. Il y en a même qui sont des partisans ardens et des admirateurs passionnés des doctrines de Voltaire et de Rousseau, sans les avoir jamais comprises, sans peut-être les avoir jamais lues. Tel est pour l'homme le prestige du mal, qu'il le séduit, avant qu'il l'ait compris, avant même qu'il se soit montré à lui avec tout son pouvoir de fascination. Il n'est pas vrai que Voltaire et Rousseau ne soient connus en Canada que “ par les dénonciations fulminées dans les chaires.” Leurs ouvrages se sont vendus mille fois aux encans publics, où les achetait qui voulait, et souvent une main amie de son pays pour les empêcher de devenir la proie de jeunes intelligences toujours trop avides de turpitudes et d'immoralités. Mais ce n'était pas là une ligue systématique, qui eût été louable quand même elle eût existé.

Nous ne nions pas que le clergé ait souvent, avec raison, parlé de ses écrits subversifs de toute société, qui, après avoir fait tant de mal à la vieille Europe, après y avoir jeté dans les intelligences trop avides de funestes nouveautés, le feu dévastateur de l'impiété et de l'athéisme, viendraient, au moyen de quelques étincelles poussées par le vent de l'intérêt, allumer un triste incendie sur cette terre où résident encore des vertus sociales. Eh! les moralistes et les prédicateurs français, n'en font-ils pas autant dans cette France qui fut si grande par sa vertu, comme elle l'est aujourd'hui par sa puissance matérielle?

L'on peut maintenant ajouter de nouvelles banques chartées à celles que désigne M. Grimblot.

L'auteur s'est plu à donner au Haut-Canada une civilisation plus avancée, qu'elle ne l'est réellement. Il n'y a pas, comme il le dit, de chemins “ de fer destinés à rallier entre elles toutes les grandes voies de communication naturelle.”

Le Canal du Rideau n'a pas rendu Kingston la ville la plus importante du Haut-Canada, Toronto y est encore le centre du commerce, et Kingston, cette ville si pauvre et si peu croissante, si peu commerciale, fût encore demeurée longtemps dans sa nullité, si elle ne se fût trouvée placée au milieu de deux provinces; et si l'union ne s'y fût effectuée, Kingston n'eût pas même enlevé à Toronto le siège du gouvernement, loin d'en déposséder les grandes villes du Canada.

Quant aux croyances religieuses, elles n'y sont malheureusement pas toujours en bon accord, non plus que les croyances politiques, et la fureur des partis est là plus violente que partout ailleurs; ce qui n'y prêche pas en faveur de la moralité des masses.

FRANCE.

*Entrée de la princesse de Joinville à Brest.*— C'est le 23 juillet que la *Belle-Poule* est entrée en rade de Brest. Avant de descendre à terre, M. le prince de Joinville fit savoir que la princesse désirait d'abord remercier Dieu dans son temple de l'heureuse traversée qu'elle venait d'accomplir, et du bonheur qu'elle éprouvait à mettre le pied sur le sol français, désormais sa patrie. Toutes les dispositions ayant été prises par les autorités, le dimanche matin, à dix heures, le canon de la rade retentit, et LL. AA. RR. quittèrent la *Belle-Poule* et furent reçues sur la cale de l'intendance, dans le port, par M. le préfet maritime, et en présence de tous les corps de la marine, et au nom desquels M. l'amiral Grivel prononça une courte et chaleureuse allocution.

À la grille du port, le prince et la princesse furent accueillis par M. le lieutenant-général Tholozé, commandant la 13e division militaire; par M. le préfet du département et par M. le maire de Brest, auquel s'était réuni un nombreux et brillant cortège, composé de toutes les autorités civiles et militaires.

Les premières réceptions terminées, Mme la princesse est montée dans une calèche découverte; le prince est resté à pied en tête du cortège. LL. AA. RR. se sont alors dirigées vers l'église Saint-Louis, entre une double haie de troupes, formée de la garde nationale et des différens corps de garnison à Brest. Une foule immense suivait le cortège, les maisons étaient ornées de drapeaux tricolores, et les croisées de dames.

M. le curé Mercier, à la tête du clergé, est venu recevoir le prince et la princesse à l'entrée de l'église; leur a offert l'eau bénite et les a conduits à la place qui leur avait été réservée au pied de l'autel. Après la célébration de l'office, LL. AA. RR. se sont rendues à l'hôtel de la préfecture, où quatorze jeunes personnes attendaient la princesse pour lui offrir, au nom de la ville de Brest, une élégante corbeille de fleurs. La princesse comprima difficilement sa vive émotion, adressa des remerciemens affectueux à ces jeunes demoiselles, et s'approchant de Mlle K... qui l'avait complimentée, elle lui remit en l'embrassant une boîte renfermant un riche bracelet.

Cette première journée s'est terminée par un grand dîner à la préfecture et par une illumination de la ville.

Le lundi le prince et la princesse ont visité différens ateliers du port, sont montés à bord de plusieurs bâtimens, et le soir, à l'issue d'un grand dîner, ont pris part, jusqu'à onze heures, au bal donné dans les vastes salons de la

préfecture, trop étroits encore pour recevoir les nombreux invités qui se pressaient sur leurs pas.

Le mardi, à neuf heures du matin, le son des cloches mises en volée, les troupes qui s'échelonnaient depuis la préfecture maritime jusqu'au delà des glaciais, la garde nationale en tête, un cortège non moins brillant que nombreux, le bruit enfin du canon de la compagnie de vétérans, annonçaient à la population que LL. AA. RR. quittaient Brest, laissant aux malheureux des marques de leur bienveillance et de leur générosité, aux classes plus favorisées de la société, des souvenirs, des qualités heureuses qui distinguent si éminemment la jeune et gracieuse princesse de Joinville et son noble époux.

Après avoir retracé les diverses circonstances du séjour à Brest des princes, nous sommes heureux de pouvoir ajouter que LL. AA. RR. ont voulu apporter des soulagemens aux besoins des classes malheureuses de notre cité : nous savons, en effet, qu'indépendamment de secours accordés secrètement à des familles de serviteurs, privées de leurs soutiens, une somme de 4,000 fr. a été remise, par moitié, à M. le vice amiral, préfet maritime, et à M. le maire de la ville, pour être distribuée aux familles nécessiteuses de la population civile et maritime de la ville de Brest.<sup>27</sup>

—La princesse du Brésil apporte à son époux, par contrat de mariage : 1<sup>o</sup> 1,000,000 fr. en argent ; 2<sup>o</sup> 150,000 fr. de rente sur le 6 0/0 brésilien ; 3<sup>o</sup> vingt-cinq lieues de terres dans la province de Sainte-Catherine au choix du prince, dans les meilleures localités. Cette province, située le long de la mer, contient de magnifiques forêts et des mines ; 4<sup>o</sup> la princesse possède comme fortune privée, 26,000 fr. de rente, en cent quarante-cinq inscriptions sur le 6 0/0, et pour environ 200,000 francs de diamans et bijoux ; 5<sup>o</sup> l'empereur du Brésil fait don à sa sœur de 300,000 fr. pour son trousseau.

Les droits à la couronne du Brésil sont expressément réservés à Mme la princesse de Joinville ; elle deviendra impératrice du Brésil, à l'exclusion même de sa sœur aînée, la reine de Portugal, si l'empereur don Pedro II et la princesse dona Januaria, l'héritière présomptive, viennent à décéder sans héritiers immédiats. Cette clause est insérée dans le contrat de mariage de la princesse.

#### ANGLETERRE.

—Il règne, à Londres, une certaine mésintelligence entre le roi de Hanovre et le duc de Wellington. Depuis quelque temps, ils évitent de se rencontrer l'un l'autre.

—On prête au cabinet tory le dessein d'augmenter l'armée anglaise de 10,000 hommes, par mesure de précaution.

—On s'occupait beaucoup ces jours derniers, à la bourse de Londres, de l'achat de 50,000 liv. st. (1,250,000 fr.) de consolidés pour le compte de la banque d'Irlande. On disait que M. O'Connell avait voulu placer sûrement les fonds provenant de la souscription pour le rappel, et l'on s'étonnait que l'association des repealers pût déjà disposer de sommes aussi considérables.

—Le gouvernement anglais a cru devoir donner des ordres vigoureux pour la répression des excès de la troupe de Rebecca ; on doit employer le canon contre ces bandes.

—Maintenant les bâtimens à vapeur entrent pour un cinquième dans la force totale de la marine militaire anglaise.

#### IRLANDE.

—Dans une séance de l'association tenue le 15 juillet à Dublin, M. O'Connell a déclaré qu'après avoir lu les derniers débats du parlement il était impossible de ne pas considérer la cause de l'Irlande comme gagnée.

—Un grand meeting a eu lieu le 20 à Wexford (Irlande). Nous avons remarqué les passages suivans dans le discours de M. O'Connell :

« Que se passe-t-il dans le pays de Galles ? Les habitans de Galles sont en état de rébellion nocturne ; ce n'est pas à la clarté du jour, c'est à la faveur des ombres de la nuit qu'ils se révoltent. Après avoir détruit les portes, ils vont tâcher de faire abolir les dîmes. En Angleterre, 20,000 ouvriers charbonniers ont été renvoyés dans le Staffordshire, on les dit décidés à se rendre à Londres, marchant quatre de front, pour demander à Pitt et à Wellington ce qu'ils entendent faire en leur faveur ; et voilà des gens que l'on n'appelle pas rebelles, on réserve pour nous cette appellation, pour nous qui ne portons pas de piques ! Hommes de Wexford, j'ai confiance en vous. Je vous invite à vous enrôler dans mon armée, nous ne porterons pas de piques nous autres volontaires pacifiques. Entendez ma voix, formez vos bataillons, il me faut absolument un régiment. Allons mes amis, je compte sur vous et l'Irlande aussi.

« Pour la première fois depuis cinq cents ans l'Irlande, qui se montre enfin ce qu'elle est peut être une nation si elle mérite de l'être. Que voulons-nous ? que cherchons-nous ? Nous visons au plus noble but qu'il soit donné à l'homme d'atteindre. Notre patrie gémit en proie à la dégradation ; elle est sous le poids d'une tyrannie oligarchique, sous la domination étrangère. Il est temps de la relever, de lui rendre sa physionomie nationale, et à ses habitans leurs droits et leurs libertés. Les Irlandais pour l'Irlande, et l'Irlande pour les Irlandais. Nous n'ambitionnons pas la suprématie, nous ne désirons pas dominer sur les autres, non, tout ce que nous voulons est d'obtenir que notre chère patrie nous soit rendue. Que les Anglais jouissent de l'Angleterre, les Écossais de l'Écosse, les Français de la France, mais aussi que l'Irlande soit aux Irlandais. »

Ce discours a vivement excité les sympathies de la nombreuse assemblée.<sup>28</sup>

#### OTAÏTI.

—On se rappelle que le correspondant américain, par lequel on a appris la nouvelle de la querelle qui avait eu lieu entre les Français et les Anglais, à Otahiti, terminait sa première lettre en disant que le pavillon tricolore avait été nuitamment enlevé par les agresseurs, et que le capitaine Talbot avait menacé de faire jouer ses canons sur ceux qui essaieraient de le relever. Dans sa seconde lettre, de quinze jours plus récente, il annonçait qu'il y avait une espèce d'armistice, sans dire comment s'était terminée la querelle dont avait été l'objet le drapeau français. Nous n'hésitâmes pas à combler cette lacune en affirmant que nos braves marins n'avaient pas reculé devant les menaces britanniques, et que notre pavillon avait dû être arboré avant qu'ils eussent consenti à une trêve. Nous ne nous étions pas trompés, car il résulte d'une lettre reçue par le *Morning Chronicle* de Londres, que quelques heures après avoir été abattu, le drapeau fut de nouveau hissé au haut de son mât, par quelques marins de la *Boussole*, sans que les Anglais aient fait la moindre résistance au rétablissement de cet emblème de la domination française sur le territoire d'Otaïti. Les négociations auxquelles cette affaire a dû donner lieu entre les gouvernemens de Londres et de Paris étaient secrètes encore aux dernières dates. *Courrier des Etats-Unis.*

### UNE NUIT TERRIBLE.

(Suite et fin)

Vous savez que, selon la disposition d'esprit où nous sommes, selon un premier coup d'œil, une première impression, les mêmes objets se présentent à nous sous un aspect sombre ou gai, aimable ou sinistre. Il est bien positif que la physionomie de cette maison et de ses habitans n'était pas propre à prévenir en leur faveur. Par un beau jour bien éclatant, et surtout voyageant en compagnie, Adalbert n'aurait vu, dans cet intérieur de cabaret, qu'un délicieux sujet d'étude. Mais dans cette demi-obscurité, seul avec des gens d'une figure aussi peu gracieuse, notre voyageur, qui, il faut l'avouer, n'est pas doué d'un courage à toute épreuve, ne se sentait pas entraîné vers des idées riantes. Et cependant, les circonstances ne lui permettaient pas d'hésiter dans le choix de son logement.

Quelques tentatives d'Albert pour lier conversation, en attendant le frugal souper dont la maîtresse du logis faisait les apprêts, n'obtinrent qu'un succès très-médiocre. L'artiste chevelu se borna donc à s'entretenir avec ses propres pensées, et à écouter la pluie furieuse qui mêlait son bruit au sifflement du vent et aux éclats du tonnerre. Ce déchaînement des éléments, qui, dans une prédisposition différente, aurait fait mieux sentir au héros de cette histoire le plaisir de se trouver à l'abri, donnait cette fois, un tour moins heureux à ses idées. Dans un moment où, pour mesurer la longueur de la soirée, Adalbert tirait de son gousset une assez belle montre d'or, il crut voir le regard de son hôte se fixer, avec une expression singulière, sur le brillant métal.

—Voilà une montre qui vaut de l'argent ! dit le maître du cabaret d'un ton persuadé.

—Eh ! eh ! fit Adalbert avec une petite moue dénigrante, regrettant d'avoir exposé un pareil appât à des yeux qui semblaient si bien apprécier la valeur.

—Pour le prix de cette montre-là, reprit son interlocuteur, on vous aurait bien un bon arpent de prairie, avec deux vaches dessus ! — Oh ! oh ! c'est beaucoup dire. Tout ce qui brille n'est pas... Vous savez le proverbe.

Le cabaretier ne mordit pas à cet essai de plaisanterie, et se mit à se promener silencieusement dans la chambre. Les regards d'Adalbert vinrent tomber, à leur tour, sur la hache dont le tranchant très-aiguë brillait dans l'ombre.

En dépit de l'appétit qui le travaillait naguère, notre ami ne fit pas grand honneur au souper qu'on lui servit. Pour égayer un peu le repas, il engagea le maître de la maison à prendre sa part d'une bouteille de vin qu'il lui aurait même très-volontiers laissé tout entière. Le montagnard vida à peine son verre. Se rappelant l'invariable habitude des aubergistes de Walter Scott, qui aident de si grand cœur leurs hôtes à épuiser la cave et à grossir le mémoire, Adalbert ne put s'empêcher de trouver quelque chose d'étrange dans cette sobriété qu'il interpréta en mauvaise part. Les sociétés de tempérance n'ont pas pénétré dans les Cévennes. Nécessairement, cet homme doit avoir des raisons particulières pour être si sobre. Pour quel usage tient-il donc si fort à conserver toute sa tête !

Un moment après, Adalbert, d'un ton qu'il rendit faussé indifférent que possible, demanda à l'hôtelier s'il avait des voisins. — L'habitation la plus proche, répondit celui-ci, est à un bon quart de lieue. Oh ! pas moyen de faire la conversation de porte à porte !

Adalbert, peu charmé de la réponse, entrevit sous ces paroles une ironie féroce.

Le souper fini, le touriste parisien n'avait plus autre chose à faire qu'à se jeter dans les bras de Morphée, comme dirait un poète grec, — ou, sans métaphore classique ni romantique, à aller se coucher. Il pria donc le maître du cabaret de lui montrer l'endroit où il devait passer la nuit.

Le Cevenol alluma une seconde chandelle, qu'il mit dans son vieux chandelier de fer, et dit à Adalbert de le suivre. Il le fit passer par une espèce de réduit, d'où un escalier de moulin, pour ne pas dire une échelle, conduisait dans la chambre située à l'étage supérieur.

Sous cet escalier ou cette échelle, se trouvaient quelques hottes de paille. Les regards d'Adalbert s'étant dirigés de ce côté, que vit-il ? Deux pieds

bottés, immobiles, qui, lui montrant leurs semelles, sortaient à demi de cette paille....

Arrivé au haut de l'escalier, l'aubergiste ouvrit une porte, introduisit Adalbert dans la chambre, posa la chandelle, et se retira, laissant son hôte en tête à tête avec lui-même.

La chambre, ou plutôt l'espace de grenier que les circonstances assignaient pour logement à notre artiste, ne démentait pas les promesses du rez-de-chaussée. Un grabat garni de draps qui auraient fait, le cas échéant, d'excellentes voiles de navire, deux chaises boiteuses et un grand coffre composaient le mobilier. Dans un coin, séchait un monceau de légumes, pois, fèves, haricots, encore garnis de leurs feuilles et de leurs tiges, et destinés à servir de provisions d'hiver.

Adalbert ouvrit l'unique fenêtre qui donnait de l'air à cet appartement peu splendide, et qui se trouvait du côté de la maison opposé au chemin et à la porte d'entrée. L'orage était dissipé ; les derniers nuages fuyaient vers le nord. La lune brillait au ciel et éclairait le paysage. Au-dessous de cette fenêtre, était un jardin d'une dizaine de toises en tous sens, qui seul séparait la maison d'une gorge profonde où roulait un torrent descendu des sommets voisins. On ne voyait pas les eaux, mais on les entendait. De l'autre côté, sur les flancs de la montagne, s'accrochaient des sapins qui avaient poussé partout où l'âpre rocher se couvrait d'un peu de terre. La lune éclairant les parties supérieures de ce tableau, et laissant dans leur épaisse obscurité les profondeurs de la gorge, produisait de magnifiques oppositions d'ombre et de lumière. Pas d'autre bruit que la voix rauque du torrent. On aurait pu la se croire tout seul dans la nature entière.

Ajoutez à l'effet puissant de ce tableau, les souvenirs de la guerre des Camisards, qui s'harmonisent si bien avec cette nature sauvage. Il semblait que ces gorges, que ces rochers eussent été faits tout exprès pour abriter les assemblées furtives d'un culte proscrit. Dans ces cavernes, dans ces forêts avaient dû retentir plus d'une fois les mousquetades échangées entre les soldats de Montrevel ou de Villars, et les bandes indomptables que ralliaient autour d'eux Roland, Cavalier ou Ravanel. Jetez au milieu de cet âpre paysage un combat furieux, acharné, une lutte à mort, comme il s'en voit dans les guerres civiles ou religieuses, et vous aurez un sujet que le pinceau de Salvator Rosa eût envié.

Notre voyageur contempla pendant quelques minutes ce spectacle imposant, après quoi nous devons convenir qu'il étendit les bras et bailla à pleine bouche, sous le frivole prétexte qu'il était fatigué et qu'il avait sommeil. Si on l'avait embarqué par un gros temps, sur le navire dont Joseph Vernet fit un jour son atelier pour étudier et reproduire une tempête d'après nature, nous parions que ce malheureux Adalbert aurait eu tout chétivement le mal de mer. C'est bien la peine de porter barbe de sapeur et crinière de lion pour être moins aguerri que les peintres du dix-huitième siècle, avec leur menton bien rasé, leur tête poudrée à blanc et leur jabot de dentelle !

Adalbert se prépara donc à se mettre au lit. Mais d'abord, il crut bon de fermer sa porte en dedans. Malheureusement il n'y avait pas de clé, pas le plus petit verrou.

A ce sujet, deux voies s'ouvraient pour les conjectures. L'absence totale des moyens défensifs pour les habitants de cette chambre indiquait-elle l'innocence d'une vertu primitive où bien quelque horrible précaution du crime ? Du temps où florissait la candeur patriarcale, nos habiles serruriers-mécaniciens n'auraient nullement fait leurs affaires. Les serrures de sûreté dont on ne peut triompher qu'avec l'emploi des pièces de siège, les secrets et les ressorts qui saisissent le voleur à la gorge ou lui cassent la tête d'un coup de pistolet, toutes ces superbes inventions, filles d'une civilisation très-avancée, ne seraient d'aucun usage dans un pays et dans un temps où l'on ignorerait les passions mauvaises. A quoi bon serrure et verroux, si le voyageur peut voyager sans crainte sous la garde de l'hospitalité antique ?

Adalbert ne demanderait pas mieux que de s'en tenir à une explication aussi satisfaisante. Mais en dépit de tous ses efforts, des commentaires moins rassurants reprennent le dessus dans son esprit. Il semble à notre artiste qu'il dormirait plus tranquillement si sa sûreté individuelle avait d'autres garanties que la bonne mine de l'aubergiste.

Pourtant, Adalbert se décide à se fier à la Providence. Il se déshabille, met sa montre et sa bourse sous son chevet, s'arrange le moins mal possible dans ce lit, qui aurait pu servir d'expiation aux pécheurs coupables d'avoir trop aimé leurs aises.

Depuis que notre voyageur avait pris possession de son appartement, la voix des maîtres de la maison, restés en bas, était bien, par intervalles, arrivée jusqu'à lui, grâce aux solutions de continuité des ais mal joints qui formaient les clôtures et les planchers. La femme de l'aubergiste étant étrangère à ces montagnes, ils s'entretenaient en français et non pas en patois. Poursuivi par une agitation plus forte que la fatigue, pour la dixième fois Adalbert venait de se retourner sur sa couche, quand quelques mots frappent distinctement son oreille, quelques mots qui le font bondir entre ses draps.

—Femme, as-tu bien lavé le sang ? demandait l'aubergiste à sa ménagère.—Sois tranquille, répondait celle-ci.

—C'est que, l'autre jour, tu ne l'as pas lavé, reprenait l'homme ; et il n'y a rien qui tienne comme les taches de sang !

Convenez, cher lecteur, que vous surtout l'heure et le lieu, dans un isolement aussi profond, cette conversation était bien de nature à troubler un homme qui n'avait pas un triple airain autour du cœur.

Ce qui se passa chez le pauvre Adalbert, vous devez sans peine vous le figurer. "As-tu bien lavé le sang ?" Affreuse question ! Et cette observation : "Il n'y a rien qui tienne comme les taches de sang !" Ne croirait-on pas entendre la criminelle épouse de Macbeth, dans l'horrible songe que vous savez, répéter, en frottant sa main souillée par l'assassinat du roi Banco : . . . . Ce sang ne s'effacera pas !

Le peintre, à ces affreuses paroles, s'était par un mouvement convulsif, dressé sur son séant. En ce moment, une circonstance revint frapper son esprit, une circonstance dont il avait jusqu'alors tâché d'éloigner ses pensées. On se rappelle ces deux pieds chaussés de boîtes qu'Adalbert avait aperçu à demi-cachés sous la paille. Plus de doute ! La fâcheuse prédisposition qu'il n'avait pu écarter, n'était que trop bien justifiée. L'explication surgit d'elle-même. C'est comme un éclair qui frappe les yeux de l'artiste, et lui révèle une épouvantable corrélation. Ces pieds sont, évidemment, ceux d'un malheureux voyageur égorgé : le sang qu'on a eu si grand soin de faire disparaître, c'est le sang de cet infortuné. Les assassins ont caché provisoirement son cadavre, en attendant qu'ils déroberent encore mieux la trace de leur forfait. Peut-être est-ce l'arrivée d'Adalbert qui les a dérangés tandis qu'ils étaient en train de dépouiller la victime. De là, leur précipitation et leur négligence involontaire.

Encore n'est-ce pas le premier meurtre commis dans cet horrible lieu ; la conversation de l'aubergiste et de sa femme le démontre assez. Adalbert est tombé dans un effroyable coupe-gorge, dans un autre maison Banca. Dira-t-on encore que les pressentiments sont de vaines chimères ?

L'instant d'après, nouvel échange de paroles entre les deux dignes époux :

—Notre homme, ne vas-tu pas monter là haut avec ton couteau ?—Tout à l'heure, si le voyageur dort, je tâcherai de ne pas l'éveiller.—Oui, oui, cela vaut mieux.

Ainsi, plus de doute possible ! Que devonir ? Que faire ? Cet aubergiste ou plutôt cet assassin, a pris soin d'en prévenir son hôte pour lui ôter toute espérance de secours : aucune habitation voisine d'où l'on puisse être entendu ! Les malheureux que leur mauvaise étoile amène dans ce lieu funeste, sont à l'entière discrétion de leurs bourreaux. Le crime consommé, la terre recouvre leur cadavre ou le torrent l'engloutit, ce torrent qui semble rouler au fond de la gorge ses eaux écumantes tout exprès pour cet épouvantable usage.

Adalbert essaiera-t-il de se barricader jusqu'à ce que le matin amène en ce lieu quelque mortel secourable qui, sans le savoir, mettra fin à ses angoisses ? Mais nous l'avons dit, nul moyen de clôture. Oh ! non, ce n'est pas l'innocence de l'âge d'or qui a laissé la porte ainsi dégarnie ! C'est une exécration combinatoire de la sclérotasse.

Le défendre ? et comment ? L'aubergiste possède chez lui tout un arsenal pour le meurtre : hache, serpe, deux fusils ; et Adalbert n'a pas d'armes, pas même de rasoirs ; la mode des grandes barbes lui a fait supprimer cet instrument commun tout-à-fait inutile.

Peut-être une chance de salut reste encore au malheureux artiste. C'est la fuite. L'aubergiste et sa femme, ne se doutant pas qu'il a découvert l'horrible vérité, n'ont pris sans doute aucune précaution pour l'empêcher de tenter cette ressource. Adalbert prête l'oreille. Les deux habitants de la maison vont et viennent, occupés apparement de quelques soins domestiques... Qui sait ?... des apprêts du nouveau crime qu'ils méditent. Probablement ils attendent qu'il se soit écoulé assez de temps pour que leur hôte doive dormir d'un profond sommeil et s'offrir sans défense à leurs coups. Il n'y a pas un moment à perdre.

Heureusement, Adalbert avait conservé sa chandelle allumée. Il sort de son lit, où, depuis une demi-heure, la terreur le tenait immobile et comme pétrifié. Evitant de faire le moindre bruit, il remet ses vêtements, et il ouvre la fenêtre avec les plus grandes précautions.

Au dehors, toujours une paix profonde. Le ciel, maintenant, est complètement serein. La lune et son cortège d'étoiles brillent dans tout leur éclat. Mais Adalbert est encore moins disposé que tout à l'heure à savourer les beautés de cette nuit imposante. Une seule pensée l'occupe, celle de son évasion.

Une fois descendu, Adalbert se cachera dans ces buissons : il y restera tapi jusqu'à ce que le jour lui permette de s'éloigner de ce repaire d'assassins sans courir le danger de tomber dans quelque précipice, comme il pourrait fort bien lui arriver à la trompeuse clarté de la lune.

Derrière la maison, comme nous l'avons dit, est la gorge sombre et sauvage où mugit le torrent, et jusqu'au bord de laquelle s'étend le petit jardin. Les premières pentes de cette gorge ne sont pas tellement raides et dégarnies de terre, que des buissons épais n'aient pu y pousser leurs racines.

La fenêtre est élevée d'une quinzaine de pieds au-dessus du sol. Oh ! pourquoi Adalbert n'a-t-il pas dans son bagage une de ces échelles de soie qui, dans les drames ou mélodrames ornés de mantilles, de balcons, d'escalades et de sérénades, accompagnent si bien la *bonne lame de Tolède* ! On assure que, dans notre Paris moderne, tout sillonné de prosaïques commissaires de police et de vulgaires sergents de ville, certains jeunes hommes barbus, égarés, par leur imagination, dans les us et coutumes d'un autre âge, aiment à grossir leur mobilier d'une échelle de soie. Adalbert en a une chez lui, pittoresquement disposée entre un casque de liqueur et un miroir très-authentique de la Renaissance, que fabriqua, peu de jours avant qu'il en fit emplette, un ébéniste du faubourg Saint-Antoine. Cette échelle, vrai meuble de luxe

dont il n'a jamais fait usage, oh ! pourquoi n'en est-il pas muni, dans cette nuit fatale, où il aurait si grand besoin de secours.

En ce cas urgent, Adalbert songe à ses draps dont la toile est assez forte pour supporter un poids plus lourd que le sien. Vite, il les prend, il les noue l'un à l'autre ; la fenêtre, par bonheur, lui fournit le moyen de les arracher solidement ; puis il va se risquer sur cette échelle mouvante, sans songer le moins du monde au côté romanesque et poétique de cette manière de descendre un étage.

Déjà notre héros avait une jambe hors de la fenêtre ; la seconde allait suivre. Mais soudain un aboiement terrible se fait entendre. Un dogue énorme, s'élançant de la niche qu'il occupait dans un coin du jardin, se précipite à saluer la descente d'Adalbert avec des dents qui auraient fait honneur à la triple gueule du Cerbère antique. Ce redoutable gardien était de force à étrangler sur place un homme qui se présenterait même dans une position défensive beaucoup moins désavantageuse.

Sous peine de se voir dévorer tout vif, le malheureux peintre ne pouvait donner suite à son projet d'évasion. Il se hâte de rentrer par le même chemin ; mais, dans la précipitation avec laquelle il retire son échelle improvisée, les draps vont frapper la chandelle qu'ils éteignent. Adalbert referme aussitôt la fenêtre, et le voilà replongé plus avant dans la situation angoissante d'où il avait essayé de sortir.

Il prête l'oreille. L'aubergiste, au bruit des aboiemens, est sorti de la maison ; il fait une petite ronde ; voyant que tout est tranquille, il calme de la voix et de la main l'horrible dogue dont la férocité ne respecte que son maître et sa maîtresse ; et puis il rentre chez lui, supposant que l'odeur de quelque hôte feuve, comme il s'en trouve dans ces bois, aura seul éveillé la vigilance et la colère de la redoutable sentinelle.

Adalbert n'a donc plus qu'à attendre son sort. Il voulait des aventures ! En voilà une, et beaucoup plus dramatique qu'il ne l'aurait souhaitée. Un faible rayon de lune, qui pénètre dans la chambre, ne sert qu'à rendre, selon l'expression de Milton, les ténèbres visibles. Dans cette demi-obscurité, les objets revêtent des formes étranges et fantastiques. Nous avons parlé d'un coffre qui composait une notable partie du mobilier. Ce coffre, aux yeux d'Adalbert, prend la physionomie d'un cercueil. Peut-être est-il destiné à remplir bientôt l'office de cette lugubre et dernière demeure de l'homme !

De nouveau, les deux voix se font entendre. C'est la femme qui parle.— Dis donc ? il est temps de monter. Tiens, voilà ton couteau.

Adalbert tressaillit, et il eut besoin de s'appuyer contre la muraille. L'infortuné touriste crut sentir le froid aigu de l'acier lui traverser le cœur.

—Est-ce ainsi que tu me soignes un si bon outil ? dit à son tour l'aubergiste. Ce couteau-là n'a pas le fil : cherche-moi donc la pierre à repasser.

E Adalbert entendit la lame qui grinçait en se promenant sur la pierre.

Quelles hideuses images surgirent en ce moment devant les yeux de notre pauvre ami ; on peut plus aisément se les figurer que les décrire. Il lui sembla qu'une main de fer lui serre la tête à l'écraser. En un instant, comme dans un mirage, vingt idées différentes sont venues se refléter et prendre forme dans son cerveau. Cette espèce de vision lui a montré à la fois son atelier, ses travaux commencés, les personnes qui lui sont chères, tout ce qu'il a quitté, quitté à jamais, pour périr éborgné au milieu de la nuit, sans pouvoir se défendre, après avoir entendu les apprêts de sa mort, après avoir bu, goutte à goutte, les angoisses d'une si effroyable fin !

Cette agonie anticipée était si affreuse qu'à tout prix Adalbert aurait préféré qu'elle se terminât sans différer davantage. Et cependant, quand le bruit du fatal couteau que l'on repassait eut cessé, un instinct machinal de conservation lui inspire une dernière tentative, non pour éviter la mort (il n'en a pas l'espoir), mais au moins pour la retarder. Il aurait sans doute été plus noble et plus beau de se draper dans un impassible courage, comme les sénateurs romains assis sur leur chaise curule en attendant la hache de Gaulois. Cet héroïsme passif fit défaut à notre voyageur. On a vu que dans un coin de la chambre se trouvaient quelques bottes de légumes jetées là pour sécher. Adalbert se blottit derrière ce faible rempart, tandis que l'aubergiste monte l'escalier. Il a beau chercher à ne pas faire de bruit, Adalbert ne l'entend que trop bien : chaque pas lui fait la même impression que si l'on marchait sur sa poitrine.

Enfin le loquet se lève : la porte s'ouvre. Adalbert, en qui la respiration est suspendue, voit entrer le cabaretier qui, de la main gauche, tient une lanterne sourde, et, de la main droite, un large couteau d'un pied de longueur. Cet homme s'avance à pas de loup dans la chambre : il jette un regard sur ce lit qui est vide et dégarni. Les draps gisent par terre, auprès de la fenêtre encore noués l'un à l'autre.

L'absence du voyageur, ce désordre, excitent la surprise bien naturelle de l'aubergiste. Il arpente deux ou trois fois la chambre. Va-t-il redescendre sans plus de recherches ? Un instant Adalbert l'a espéré : mais un regard jeté de son côté par le Cévenol, dont la lanterne suit la même direction, brise cette dernière branche que saisissait la main désespérée du malheureux.

—Que faites-vous donc là ? dit la rude voix de l'aubergiste.—Et, d'un coup de pied il culbute les bottes de pois et de haricots qui cachaient mal le pauvre Adalbert.

—Tenez ! tenez ! s'écrie celui-ci, voici ma montre ! voici ma bourse !— Votre montre ? votre bourse ? Qui diantre vous les demande ?

—Mais que venez vous donc faire ici ? Vous n'en voulez donc pas à ma vie.

— Vous êtes fou, mon cher Monsieur ! Aussi je disais bien qu'av. c une

barbe pareille...Je viens tout bonnement couper un morceau de la pièce de lard qui est là, pendue aux solives du toit pour votre déjeuner de demain ; car vous ne comptez pas sans doute partir sans rien prendre. Même que notre ménagère a tué ce soir un poulet à votre intention.

Est-il besoin de raconter en détail l'explication qui suivit ? Adalbert voulut néanmoins avoir le cœur net au sujet du corps dont il avait vu les pieds mal cachés sous la paille. Pour que le montagnard comprît ce qu'Adalbert voulait dire, il fallut que ce dernier lui montrât cet objet de terreur :

—Ah ! ces femmes ! dit le paysan ; voyez un peu s'il est permis de laisser ainsi à l'abandon, les bottes que je mets dans les grandes occasions pour enfourcher notre jument !

Adalbert, respirant enfin tout à l'aise, partagea de très-bon cœur et de très-bonne grâce, la grosse gaîté que sa méprise et ses terreurs excitèrent chez les maîtres de l'auberge. Il acheva sa nuit beaucoup mieux qu'il ne l'avait commencée. Le lendemain matin il fit grand honneur au morceau de lard et au poulet. Il dota son album d'un croquis de *repair* du théâtre de ses angoisses, et comme il a conté cette histoire, sous le sceau du secret, à une dame de notre connaissance, nous n'avons pas tardé à savoir toutes les circonstances de la terrible aventure.

TH. MURET.

### PROPOS.

UN PORTEFEUILLE renfermant quelque argent et qui paraît avoir été perdu depuis plusieurs mois a été déposé à l'ÉVÊCHÉ DE MONTRÉAL. La personne qui aurait droit à le réclamer pourra s'adresser à MESSIEUR H. HUDON, V. G.

### PROPOS.

A tous les M. M. les curés du diocèse de Québec.

LE Soussigné se propose de publier un petit pamphlet, ayant pour titre : **RÈGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE TEMPÉRANCE** ; il contiendra un grand nombre de traits intéressants, relatifs à la Tempérance, dont la plupart sont des faits arrivés sous nos yeux.

Ce pamphlet sera rédigé par un des membres du clergé ; il contiendra de 100 à 120 pages, format in-dix-huit, et se vendra au prix modique de quinze sous.

Le Soussigné ose espérer que MM. les curés de campagne engageront leurs paroissiens à y souscrire. Et s'ils daignent se charger de l'agence pour cet ouvrage, ils sont respectueusement priés de faire parvenir, avant le 15 septembre prochain, la demande du nombre d'exemplaires qu'il leur faudra ; car l'impression sera commencée à cette époque, et il ne sera plus possible au Soussigné de recevoir de nouvelles demandes. Aussitôt que l'impression sera terminée, il en sera donné avis, par la voie des journaux. Toutes lettres doivent être franches de port, et seront adressées au Soussigné, bureau du Canadien, Basse-ville de Québec. STANISLAS DRAPEAU.

Voici les noms de quelques membres du clergé, qui ont bien voulu honorer de leurs souscriptions ;—

M. le CURE de QUEBEC.  
M. le CURE de St. ROCH.  
M. J. AUCLAIR, Ptre.  
M. H. ROUTIER, Ptre.  
M. J. B. OLSCAMPS, Ptre.

### A VENDRE A CE BUREAU

**PETIT ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE, D'HISTOIRE DU CANADA** suivi de quelques NOTIONS GRAMMATICALES pour faciliter aux enfans l'étude de la langue anglaise à l'usage des Ecoles du diocèse. 1ère. édition. Prix, 15 sols.

### EN VENTE A CE BUREAU,

### LE PETIT MANUEL

DE LA PRÉDICTION DE LA FÉLICITÉ  
du Très-Saint et Immaculé

### CŒUR DE MARIE.

Etablie dans l'église cathédrale de Montréal, le 7 février 1841.

QUATRIÈME ÉDITION EN CANADA,

AVEC L'APPROBATION DE MGR. DE MONTRÉAL.

### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.  
Chaque insertion subséquente, 7½d.  
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.  
Chaque insertion subséquente, 10d.  
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.  
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE. Ptre. DE L'ÉVÊCHÉ  
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.